



L'histoire

Charbogne le 6 septembre 1914

Extrait d'un témoignage – totalement inédit – d'un jeune habitant de Charleville (13 ans) sur sa vie quotidienne. Ayant évacué Charleville le 26 août 1914, il vit les combats de l'avance allemande.

"6 septembre" On se lève de bonne heure ... un soldat me donne une tasse de café ... dès la première heure de la matinée poussant des brouettes on se met en route vers Charleville. A la sortie de Semuy un poste de soldats nous arrête et nous devons montrer notre laissez-passer pour pouvoir aller plus loin. Dès que nous sommes dans la campagne nous nous rendons compte que nous allons traverser ce qui fut il y a quelques jours un champ de bataille. Partout dans les champs des trous d'obus, des tranchées creusées en hâte, des abris confectionnés avec des matériaux de fortune, des canons, des caissons hors d'usage, des mitrailleuses encore en position de tir, on ne fait pas cent mètres sans rencontrer des cadavres de chevaux dans les fossés qui bordent la route, celle-ci même en certains endroits a été atteinte par le bombardement, des civils surveillés par des soldats la réparent, du reste. Dans les champs assez loin de la route des corvées enterrent les morts, les tombes sont nombreuses, sur celles des français on a placé les képis des morts sur des piquets, pas même de croix. Avant l'entrée du village de Saint-Lambert et Mont de Jeux nous voyons des tas d'équipements français abandonnés de chaque côté de la route, des sacs par centaines, des lances de dragons. Les soldats ont même abandonné leurs marmites qui chauffaient au-dessus d'une petite tranchée, sommaire cuisine de campagne, une marmite est même pleine de café... Partout c'est

la désolation... Une maison isolée criblée de balles, quelques meubles brisés devant la porte, des matelas pendent aux fenêtres, un homme est là, paraissant abattu... il était parti à Saint-Lambert il dût y rester pendant la bataille quand il trouve chez lui tout démoli cet homme me donne un morceau d'obus.

Un pont de chemin de fer a été entièrement détruit. Toujours des équipements militaires, les sacs ne sont nullement vidés de leur contenu, mais nous ne nous arrêtons pas, les Allemands ont défendu sous peine de mort de ramasser des équipements... Avant Charbogne, c'est toute une compagnie de génie qui a laissé ses équipements et son matériel dans un grand fossé, près des sacs des livrets militaires arrachés, sur une borne kilométrique de nombreux fusils ont dû être brisés, leurs débris voisinent avec des baïonnettes tordues... Partout des trous d'obus, du matériel, des canons des mitrailleuses abandonnées, des chevaux crevés et toujours dans les champs le sinistre travail des corvées funèbres qui ramassent les morts pour les enterrer par dizaines au même endroit. Ces civils qui travaillent sont gardés par des soldats. Un peu plus loin c'est un autobus chargé de gros quartiers de viande qui a été abandonné, son conducteur l'ayant conduit sans doute par une fausse manœuvre dans le fossé. Sur la route nous rencontrons un Belge qui tout en marchant nous narre sa triste histoire. Quand les forts de Liège ont capitulé, il a pu s'enfuir, malgré l'avance allemande, il parvint à passer le front à travers bois et gagner Charleville où habitait sa femme, malheureusement il y arriva après la panique du 25 août, sa femme et ses deux enfants comme tant d'autres étaient partis. Notre homme s'enfuit aussi mais comme nous fatigué s'arrête en route, maintenant il repart vers Charleville espérant que sa famille y sera retournée. Cet homme ne reste pas avec nous, il préfère prendre les champs, car si les Allemands l'arrêtent il sera fait prisonnier. Charbogne a beaucoup souffert du bombardement, son église a servi de point de mire à l'artillerie allemande. Au bout du village il y a cinq maisons qui finissent de brûler, incendiées par les Allemands. Dans ces maisons nous dit un habitant un groupe de soldats français a soutenu un véritable siège contre quatre compagnies allemandes. Dans le voisinage de ces ruines les tombes sont nombreuses déjà les françaises ont été fleuries de quelques bouquets par les rares habitants qui sont restés ou revenus au village.

Une dame et une jeune fille qui retournent à Mézières se joignent à nous. Les maisons de Charbogne qui n'avaient pas été démolies par le bombardement ont été complètement saccagées, par les troupes allemandes de passage. Tous les mobiliers ont été brisés et jetés dans les

rues, maintenant les soldats qui logent dans le village remettent un peu d'ordre dans les maisons pour leur besoin personnel. Une seconde fois on nous arrête pour nous demander nos papiers. Après Charbogne peu de tombes françaises, par contre les sépultures allemandes reconnaissables aux casques posés sur le dôme de terre sont nombreuses. A la Bérézina nous voyons une maison entièrement démolie par un obus qui est juste tombé dessus. Comme nous avons soif on nous vend une bouteille d'eau quatre sous, ces gens peu charitables nous disent que c'est la bouteille qu'ils nous font payer, que c'est le prix qu'elle leur coûte. Et dire qu'il y a des centaines et des centaines de bouteilles abandonnées tout le long de la route car les Allemands n'ont pas manqué de visiter toute les caves. A côté de la ferme de ces avarés, un tas de plusieurs centaines de douilles d'obus, un peu plus loin, un emplacement d'une batterie d'artillerie allemande, plusieurs canons et caissons sont encore sur place. Nous croisons un convoi militaire conduit par des soldats ayant tous une quarantaine d'années, sans que nous leur demandions quelque chose, ils nous donnent du pain et du beurre. Un officier offre même des bonbons à Lili et en bon français nous demande des explications. Il nous dit que le maire de Charleville a été bête de faire évacuer la ville, les Allemands n'y ont absolument rien fait. Quelle différence entre les régiments de l'active composés de jeunes soldats que j'avais vu tout démolir dans Semuy et ces territoriaux qui paraissent s'apitoyer sur notre sort. Les voitures de ce convoi sont trainées par de beaux chevaux, ce sont des bêtes que les Allemands achetaient avant la guerre en France et en Belgique car ce sont des chevaux de race ardennaise. En certains endroits les convois qui circulent sont forcés de s'arrêter, les gros arbres bordant la route ont été coupés par les Français en retraite pour retarder la marche de l'ennemi, des corvées de civils et de soldats travaillent à déblayer les chemins. Nous marchons sous un soleil de plomb parfois incommodés par l'odeur épouvantable que dégagent les cadavres des chevaux. Dans un champ près d'un petit bois, une dizaine de petites tentes abandonnées, là sans doute ont campé les coloniaux. Plus loin des bicyclettes abandonnées, voire même une automobile.... Des dizaines de bandes de mitrailleuses allemandes encore gainées de leurs centaines de cartouches. Près d'une tranchée, une belle salle à manger. Comment-a-t-elle été amenée à cette endroit, alors que la plus proche maison est bien à un kilomètre, il n'est du reste pas rare de voir des meubles aux cotés des abris. Dans les champs des troupeaux abandonnés, des vaches sont même tuées. Dans un fossé des poules cuites que des soldats ont dû jeter n'ayant pas eu le temps de les manger.

Partout la désolation continue... tous les villages ou écarts isolés que nous traversons ont été pillés. A la " Haute Maison " un homme qui pendant deux jours resta caché dans un caveau nous donne des bouteilles de cidre. Un peu plus loin nous croisons un convoi de blessés français, ils ne sont pas gravement atteints, ils sont gardés par quelques soldats, ils nous permettent d'offrir nos bouteilles de cidre aux blessés, parmi eux il y a un officier dont les écussons de sa vareuse ont été arrachés, il nous remercie sincèrement... C'est aux environs de Boulzicourt que ces hommes ont été blessés, ils étaient dans une maison transformée en ambulance quand les Allemands sont arrivés, ils ne comprennent pas pourquoi on les emmène dans la direction de Vouziers. Quelques kilomètres avant Poix-Terron nous passons devant un ancien parc d'artillerie, beaucoup de matériel s'y trouve encore.... De temps en temps sur la route nous croisons des patrouilles de cavaliers lesquels ne nous disent rien. A l'entrée de Poix, un groupe d'émigrés qui comme nous retourne à Charleville campe au bord de la route, les femmes font le café sur un feu qu'elles ont allumé dans le fossé, le bois ne manque pas, partout des voitures abandonnées. Heureusement que nous sommes arrivés au bout de notre première étape, nous sommes morts de fatigue, maman ne pouvait plus marcher et moi-même j'ai plusieurs "ampoules" en dessous les pieds. Malgré cela pendant que l'on s'installe dans une grange où la nuit dernière un détachement allemand avait couché, je fais le tour du village.

(Extrait fourni par la Librairie Le Temps des Cerises)